

Rezensionen = Analyses = Reviews

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Acta Tropica**

Band (Jahr): **3 (1946)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bibliographie.

Analyses.

Philip H. Manson-Bahr. Manson's Tropical Diseases. A Manual of the diseases of warm climates. 12th ed. London, Toronto, Melbourne and Sydney: Cassell & Comp. Ltd. 1945.

Cet ouvrage, qui est à sa 12^e édition, apporte à l'enseignement de la Médecine tropicale dans l'Empire Britannique, l'importante et large contribution que son auteur diffuse avec régularité, depuis de nombreuses années, avec un succès que démontre la rapide succession de cette publication.

L'ensemble du volume est divisé en onze parties principales, chacune d'elles traitant dans une succession de chapitres, les infections et maladies tropicales qui s'y rattachent en propre.

Dans la première partie, sont réunies les maladies fébriles, classées d'après l'agent pathogène et les virus qui les déterminent. C'est ainsi que sont exposées, chapitre par chapitre, les infections provoquées par les protozoaires, par les spirochètes et les spirilles, par les *Rickettsia*, les *Bartonella*, par les bactéries, enfin par les virus filtrables. Cette classification amène l'auteur à traiter de la rage, dans un chapitre réservé à des maladies aussi strictement tropicales que la fièvre jaune, la fièvre de la vallée du Rift.

Une dernière étude est faite des fièvres et des accidents dont sont responsables les effets des climats.

La deuxième partie englobe les avitaminoses que l'on est appelé à soigner sous les tropiques.

Les maladies de l'appareil digestif font l'objet des descriptions qui concernent la troisième partie.

Sous l'en-tête de la quatrième partie, sont groupées les maladies infectieuses dont les manifestations évolutives s'extériorisent au niveau des téguments, sous des formes et des aspects variés et qui ont pour cause déterminante un agent spécifique déterminé.

La cinquième partie est consacrée à l'étude des réactions pathologiques du système nerveux central, avec la physionomie particulière que leur confère l'ambiance tropicale.

Les maladies vénériennes, imputées par l'auteur aux tropiques, sont décrites dans une sixième partie, tandis que les maladies non infectieuses, localisées aux téguments comme à certaines régions anatomiques particulières, sont respectivement examinées dans la septième et la huitième parties.

Les troubles dont sont responsables les trématodes, les nématodes qui infestent les organes, la circulation sanguine et lymphatique, les parasites du foie, des intestins, des poumons sont envisagés dans la neuvième partie de l'ouvrage, qui, dans sa dixième partie, traite des poisons venimeux et vénéneux, ainsi que des myiasés et des agressions des sang-sues, dans les sous-bois humides et chauds.

Une onzième et dernière partie expose la technique des injections et met en lumière les ressources de la transfusion sanguine, hors des centres organisés.

Plusieurs chapitres ont été refondus et transformés, en particulier l'importante révision des maladies typhiques imputées aux *Rickettsias*.

Ainsi qu'il le présentait dans les éditions antérieures, l'auteur groupe à la fin de l'ouvrage, dans un supplément, l'étude des agents pathogènes : proto-

zoaires, spirochètes, helminthes, insectes qui interviennent directement dans l'épidémiologie des infections ou maladies tropicales. Les techniques appliquées dans les laboratoires de recherche, leur description, leur pratique, terminent ce supplément.

L'importance de l'ouvrage est rehaussée par des Cartes au nombre de 6, qui illustrent les descriptions de géographie médicale qui sont relatées au cours des exposés. Les 26 planches, dont 17 en couleur, les 406 figures qui ornent le texte et les 28 reproductions de diagrammes divers complètent ce livre qui est appelé à rendre d'utiles services aux médecins dont les activités se sont donné pour but de se mesurer avec les fléaux qui s'attaquent à l'homme sous les tropiques.

A. Sicé, Bâle.

C. Mathis. L'œuvre des Pastoriens en Afrique Noire. Préface de Maurice Caullery. Paris: Presse universitaire de France 1946.

Un des aspects de l'activité de l'Institut Pasteur de Paris qui a le plus contribué à le rendre célèbre dans le Monde entier est son rayonnement intense. Une œuvre quelconque qui vit repliée sur elle-même périlite, elle est privée de dynamisme, végète, s'anémie et le feu qui l'animait au départ s'éteint. Tout autre est l'esprit de la « Maison de Pasteur ». La preuve ? ... Le nombre des filiales, toutes, Instituts dotés d'une vitalité remarquable, abritant des chercheurs enthousiastes qui, renonçant bien souvent aux avantages matériels de carrières plus intéressées, ont voulu par leurs efforts et leur travail être des disciples dignes du Maître. Lorsque *Pasteur* lui-même s'adressant au jeune Médecin de la Marine *Albert Calmette* lui proposa de partir pour l'Extrême-Orient y créer le premier Laboratoire Colonial, le Maître imprimait à son Institut nouvellement créé le caractère qui allait le placer « primum inter pares ». *Pasteur* ne concevait pas qu'un travail de laboratoire restât sur le plan abstrait ; il fallait que les découvertes, une fois mises au point, soient utilisées pour le bien de ses concitoyens ou pour contribuer à soulager la souffrance humaine. Le Docteur *Roux*, qui a dirigé pendant plusieurs décades la « Maison de Pasteur », apparaissait le détenteur de la tradition la plus noble : la Science au service de l'Humanité ! Rien d'étonnant dès lors que le rayonnement de ce Centre de recherches scientifiques n'ait largement diffusé bien au delà des limites de la France ; rien d'étonnant non plus que les Pastoriens, nom tacitement donné mais fièrement porté, aient pu, au delà des mers et sous toutes les latitudes, accomplir une œuvre magistrale dont le livre pourtant si complet du Médecin-Général *C. Mathis* n'est qu'un chapitre parmi de nombreux autres, tout aussi lumineux.

Vers la fin du XIX^e siècle, la France se trouvait à la tête d'un splendide Empire colonial. Les grandes explorations africaines venaient de prendre fin, l'Asie s'était enfin ouverte à la civilisation occidentale. Avec sa générosité habituelle, la France a eu dès lors un souci, celui de s'occuper du sort des populations exotiques groupées sous les plis du Drapeau tricolore. Le Corps médical avait un rôle magnifique à jouer dans l'œuvre de pénétration, de consolidation, de civilisation. Il fallait mettre en confiance l'Indigène, lui prouver par des faits concrets la sincérité des sentiments humanitaires qui animaient le Blanc nouveau venu. Qui donc mieux que le Médecin pouvait procurer aux Indigènes des soulagements rapidement constatables à leurs multiples maux ? *Noël Bernard* a montré qu'aux Médecins coloniaux consacrés à la médecine individuelle en ont succédé d'autres attirés par les questions d'ensemble : la lutte contre les maladies sociales qui minaient l'existence même de populations entières telles les grandes endémo-épidémies tropicales comme le Paludisme, la

Maladie du Sommeil, la Peste, le Choléra. Mais l'œuvre des uns et des autres ne pouvait être fructueuse que dans la mesure où les travailleurs des laboratoires arrivaient par leurs efforts à soulever le voile recouvrant la genèse des affections tropicales. L'importance de ces dernières suscitait le développement toujours plus considérable des Centres de recherches.

C'est l'histoire de ces Centres et l'œuvre de ceux qui en ont été les animateurs que le Dr *Mathis* nous donne dans ce volume de près de 600 pages.

Quatre planches hors texte, en tête de l'ouvrage, placent devant nos yeux les figures de *Pasteur* et de deux de ses disciples les plus directs : *Emile Roux* et *Albert Calmette*, puis celle de *Félix Mesnil* qui fut jusqu'à sa mort le grand « Patron » de tous les Coloniaux épris de recherches dans le domaine de la Parasitologie.

Dans la première partie de son volume, *C. Mathis* présente les Instituts Pasteur d'A. O. F. Ceux de Dakar et de Kindia et les laboratoires annexes de Bamako et de St-Louis du Sénégal. C'est d'eux que sont partis, à travers toute l'A. O. F., la cohorte de médecins, vétérinaires et naturalistes qui ont laissé après leur passage l'imposant monument de près de 700 travaux. C'est à eux que se sont adressés les médecins qui, à des milliers de kilomètres dans l'intérieur, se trouvaient seuls, sans conseils et sans documentation devant des cas dont l'étiologie leur échappait.

Puis, dans la deuxième partie, l'auteur trace rapidement les carrières fécondes de 34 savants qui ont tous laissé sur la terre d'Afrique les traces de leur activité, traces impérissables, inscrites non pas sur le sol mouvant des dunes, mais sur la latérite, cette roche dure, patinée par les efforts conjugués du soleil et des pluies. En effet, les multiples dispensaires, hôpitaux, laboratoires, pavillons, villages de Trypanosomés ou de Lépreux édifiés dans toute l'A. O. F. disent éloquemment la somme d'énergie, de science, de dévouement et de charité de ces hommes qui n'ont pas craint de braver le climat, l'isolement, l'hostilité de populations insoumises pour porter aux quatre coins de l'Afrique Noire Française les bienfaits de la Médecine moderne issue des découvertes pastoriennes.

Dans cette suite de biographies, nous voyons revivre intensivement des figures de disparus pour lesquelles nous avons eu le plus profond respect : le Professeur *Marchoux* toujours si accueillant, bienveillant et constamment prêt à secourir les jeunes, le Dr *Marcel Léger* à l'impressionnante moustache et à la poignée de main si cordiale, véritable pionnier de la microbiologie coloniale tant en Orient qu'en Afrique. Puis viennent des figures plus jeunes, enlevées trop tôt, hélas ! et dont l'œuvre brutalement interrompue dit la grandeur de la perte qui en résulte pour la Science. Je pense à *Bourret*, mort de la peste à Nouméa, à *Noc*, revenu malade du Sénégal, à *Bedier* qui succomba au Camérout. Enfin, la longue liste des vivants : le Dr *Maurice Blanchard*, *Jean Laigret*, un des plus brillants parmi la jeune équipe pastorienne, *G. Lefrou* auquel m'attachent les souvenirs d'une précieuse amitié contractée sous le ciel des Tropiques et dont l'esprit remarquable bouillonne d'idées et d'enthousiasme. Je ne puis allonger, et je m'en excuse. Il faut lire ces notices biographiques pour mesurer la valeur de ces cohortes de chercheurs, valeur trop souvent méconnue par les gens d'Europe.

Une troisième partie de l'ouvrage est consacrée aux diverses missions qui ont sillonné l'A. O. F. de 1905 à 1935. Là aussi, nous trouvons une énumération d'équipes magnifiques dont l'œuvre à elle seule mériterait des volumes entiers. C'est la mission du Dr *G. Martin* de 1905-06 qui signale pour la première fois

en A. O. F. *Trypanosoma gambiense*. Son chef rapporte des souches à Paris et celles-ci serviront à de multiples recherches sur le nouvel agent pathogène que *Forbes* et *Dutton* venaient de découvrir en Gambie. C'est la mission de *Le Moal*, mort à 32 ans et qui en quelques années a accompli un vaste travail d'hygiène tropicale. Un monument élevé à Konakry « la Perle de la Côte d'Afrique » rappelle la reconnaissance que le jeune savant s'est acquise de la part des Africains en transformant de fond en comble les conditions d'existence dans la capitale de la Guinée française. C'est la première mission du Dr *G. Bouet* en Côte d'Ivoire et au Dahomey au cours de laquelle il vaccine par milliers les Indigènes contre la variole, établit des Centres vaccino-gènes et entreprend de vastes études sur la Maladie du Sommeil et les Trypanosomiasés animales. Deux ans plus tard, il retourne en Afrique mais cette fois avec le Dr *Emile Roubaud* qui, comme membre de la Mission *Martin* au Congo français, avait déjà entrepris de remarquables études sur les Tsétsés et les Trypanosomes. De 1909-12, ces deux savants parcourent l'Afrique Occidentale du Sénégal au Dahomey et au Niger. Le Dr *E. Roubaud* accumule les expériences et les observations ; de multiples notes et travaux seront le fruit de ses recherches. Il me sera permis de dire dans ces lignes le privilège et l'honneur que ce fut pour moi d'être étroitement attaché à ce Maître de l'Entomologie médicale comme assistant et collaborateur et de dire la respectueuse affection que sa bienveillance fait naître chez tous ceux qui l'abordent et ont recours à sa vaste Science. En 1913 encore, *Roubaud* retourne au Sénégal ; il n'est pas possible de retracer même sommairement son œuvre au cours de ses missions successives, il faut lire le livre du Dr *C. Mathis*. En 1932, *R. Pons* vient à Dakar et en quelques mois étudie, en collaboration avec les Drs *Durieux* et *Advier*, les vaccins et le bactériophage anti-pestueux. — Puis c'est la Mission du Dr *Jamot*. Ce nom est celui d'un homme de haute intégrité, du pionnier de la lutte anti-sommeilleuse et qui a lutté avec acharnement pour faire triompher ses idées. Son dynamisme et sa foi dans la réussite étaient tels qu'il imprima à son œuvre une impulsion extraordinaire. Sa méthode ?... Rassembler toute la population d'un village, examiner chaque individu, dépister les porteurs de ganglions cervicaux hypertrophiés, soigner et suivre les malades, puis passer sans arrêt à d'autres agglomérations. Il multiplie les tournées, crée des secteurs qui sont confiés à des médecins « antisommeilleux », se dépense sans compter et acquiert auprès de ses jeunes collaborateurs un prestige considérable. 15 ou 20 ans après, on entend dire... même en Suisse : « J'ai travaillé avec *Jamot* »... et c'est une référence !... *Jamot* est parti d'Afrique fatigué, navré de certaines intrigues, mais son œuvre n'est pas morte ! Le Médecin-Général *Mathis*, dans son introduction, avertit le lecteur qu'il étudie la période allant jusqu'en 1937 seulement. Les événements n'ont malheureusement pas permis de faire naître son magnifique volume avant 1946. Et pourtant, malgré la tourmente qui a tenu le monde en haleine pendant plus de 5 ans, un homme a pris en main l'œuvre de *Jamot* et lui a donné un essor magnifique, c'est le Médecin-Général *G. Muraz* dans l'équipe duquel j'ai eu le grand honneur de passer 3 ans. Trois années au cours desquelles j'ai pu voir *Muraz*, comme *Jamot*, parcourir des milliers de kilomètres. Allant d'un secteur à l'autre, organisateur et animateur merveilleux, standardisant les traitements, réglant la lutte antisommeilleuse et antiglossinienne, payant constamment de sa personne, défendant pied à pied le terrain sur lequel il voulait, avec bon droit, être libre d'agir à sa guise et au mieux. Fatigué à son tour par 6 ans de vie trépidante, il est rentré en France et c'est un excellent ami personnel *Le Rouzic* qui lui succède. Elève et collaborateur de *Jamot*, *Le Rouzic* poursuit l'œuvre sur le même plan, assurant

ainsi la continuité nécessaire au succès. C'est avec de tels hommes que la France s'est classée et restera, quelle que soit l'évolution des idées, la grande puissance colonisatrice qui fait passer le bien-être des populations indigènes avant même son propre intérêt immédiat.

Les cinquième et sixième parties de son livre, le Dr *Mathis* les consacre à l'œuvre vétérinaire. Il est juste, en effet, que celle-ci trouve sa place dans ce travail car, là aussi, des Pastoriens de grande valeur ont dressé un monument qui fait pendant à celui dressé par les Médecins. L'un complète l'autre et le problème vétérinaire est étroitement lié au problème humain. La disparition du cheptel et de l'ensemble des animaux domestiques par les endémo-épizooties entraîne la disparition de l'homme. Celui-ci pourra subsister encore quelque temps, végéter misérablement dans des cases à moitié effondrées, puis les derniers d'entre eux disparaîtront à leur tour. Les pâturages, les terres grasses et fertiles resteront déserts et la forêt étendra de nouveau l'inextricable réseau de ses troncs et de ses lianes sur ce qui fut, un certain temps, une zone riche et peuplée. Le Dr *Mathis* décrit l'Institut de Kindia spécialement équipé pour les recherches sur les animaux, ce Centre d'expérimentation rend les plus grands services pour l'étude des problèmes de thérapeutique humaine et vétérinaire.

Enfin, une liste de parasites sanguicoles termine ce magistral exposé de l'œuvre accomplie en Afrique Noire et facilite les recherches bibliographiques.

Dans ses conclusions, le Médecin-Général *Mathis* cite quelques dates historiques montrant ainsi les difficultés rencontrées au début et les efforts réalisés par les premiers savants dans leur œuvre de charité et de science. Le programme réalisé par toute cette activité multivalente se résume dans deux lignes :

Etiologie des maladies endémo-épidémiques ;

Sérothérapie et vaccination ;

et dans une carte, celle de l'Afrique Occidentale Française !

En terminant le compte rendu du livre du Dr *C. Mathis* : « L'Œuvre des Pastoriens en Afrique Noire », qu'il me soit permis de relever un point que l'auteur a volontairement passé sous silence, par modestie et par tact : La grande majorité des Pastoriens dont nous venons de décrire l'activité sur le sol d'Afrique sont des médecins appartenant au Corps de Santé de la Marine ou des Troupes Coloniales. Au moment où cette splendide organisation est menacée de dislocation, il est juste de faire remarquer ce que la France et l'Humanité tout entière doivent à ces hommes portant l'uniforme kaki orné du caducée sur miroir amarante. De Bordeaux, puis du Pharo (Marseille) ils se sont dispersés sur le Monde entier et ont apporté partout le courage, la science, la confiance et la camaraderie coloniale la meilleure. S'il existe un Livre d'Or au Pharo, il contient les noms de grands Savants et à côté d'eux ceux de plus jeunes qui ont été et qui continuent à être les dignes élèves de leurs Maîtres.

Je serai heureux si ce court exposé du livre du Dr *Mathis* contribue à le répandre et je souhaite qu'un nouveau volume s'ajoute à celui-ci pour le compléter et relater la grande Œuvre de tous les autres Pastoriens dans les autres parties de la France d'Outre-Mer.

H. Gaschen, Lausanne.

Kaj Birket-Smith: Geschichte der Kultur. Eine allgemeine Ethnologie. Aus dem Dänischen übertragen von Dr. Hans Dietschy. XII + 587 SS. mit 6 Karten und 351 Abbildungen im Text und auf Tafeln. Zürich. Orell Füßli Verlag. 1946.

Eine «Geschichte der Kultur», auf das solide Fundament unseres heutigen Wissens aufgebaut, in lesbarer deutscher Sprache geschrieben und dazu noch von einem bekannten Fachmann der vergleichenden Völkerkunde, der Inhalt und Form in gleicher Weise meistert: ein solches Buch hat uns seit Jahrzehnten gefehlt. Das vorliegende Werk wendet sich zunächst nicht an den Spezialisten, es will auch kein «Lehrbuch» im üblichen Sinne für Studenten und Lehramtskandidaten sein, denn es verzichtet bewußt auf jeglichen wissenschaftlichen Apparat (Quellennachweise usw.), und doch wird der eine wie der andere dieses «Lesebuch» mit größtem Genuß und Gewinn studieren. Vor allem aber wird das Werk in der Hand und in der Bibliothek aller Jung- und Altakademiker jeder Geistesrichtung Heimatrecht suchen und finden, sofern sie über ihr engeres Arbeitsgebiet hinaus noch weltaufgeschlossen und geistesrege genug sind, sich für eine Kulturgeschichte der gesamten Menschheit von den ersten Uranfängen an bis etwa zum Beginn der historischen Neuzeit (1500 n. Chr.) zu interessieren. Unnötig zu sagen, daß insbesondere auch die Ueberseer und Tropenanwärter draußen und daheim, denen die Menschen und Materialien, die der Verfasser hier schildert und wertet, tagtäglich bis auf Tuchfühlung an den Leib rücken (bzw. rücken werden), dieses Werk als *ihr* «Handbuch» ansehen und schätzen.

Inhaltlich gliedert sich das Werk in zwei große, dem Umfang nach etwa gleichlange Abschnitte. Nach einer Einleitung über methodische, kulturphilosophische u. ä. Fragen kommt im ersten Teil die sog. «materielle Kultur» zur Diskussion. Dahin gehören z. B. die Anfänge des Handwerks, das Wirtschaftsleben, die Kleidung und Wohnung, das Verkehrswesen usw. Der zweite Teil ist dem Gesellschafts- und Geistesleben gewidmet. Besprochen werden da z. B. das Ehe- und Geschlechtsleben, Sippe und Verwandtschaft, Totemgruppen und Zweiklassensystem, Altersklassen und Geheimbünde, Standes- und Staatsgebilde; ferner auch: Sitte und Brauch, Geburts-, Jugendweihe-, Heirats- und Begräbnisriten, Rechtsfragen usw.; schließlich noch: primitive Religion und Weltanschauung, Götter und Geister, Kunst und die Anfänge der Wissenschaft. Eine grandiose, weltumspannende Synthese alles dessen, was wir heute über Entstehen und Wachsen der Kultur in den Ur- und Frühzeiten der Menschheit wissen, bildet auf rund 80 Seiten Text die Krönung, eine kleinere Literaturliste (immerhin fast 30 Seiten!) und ein ausführlicher Sachindex (20 Seiten) den Abschluß des Werkes. Die etwa 150 Bildtafeln, gut ausgewählt und vorzüglich gedruckt, erläutern und ergänzen den Text vortrefflich. Nahezu ausschließlich geben die Bilder Objekte aus dänischen Museen wieder.

Der Verfasser will in diesem Buche ganz bewußt «Kulturhistoriker» sein, nicht «Evolutionist» im Sinne der alten, überlebten Schule, die er ebenso entschieden ablehnt wie die modernen psychoanalytischen Erklärungen (Oedipuskomplex usw.) mancher ethnographischen Tatsachen. Sein Material holt er aus der Ethnographie, Ethnologie, Geschichte, Volkskunde und Prähistorie, nicht zu vergessen seine eigenen jahrelangen Feldforschungen unter den Eskimo und Indianern.

Besonderes Lob verdient auch der wortgewandte Uebersetzer. Man liest und liest Seite um Seite, so anregend fließen die Sätze dahin, und man hat kaum noch irgendwo den Eindruck, eine «Uebersetzung aus dem Dänischen» vor sich zu haben.

Das Werk wendet sich natürlich auch an die Fachkollegen. Eine eingehende Beurteilung müssen die ethnologischen Fachzeitschriften bringen. Hier kann ich nur einige Punkte kurz andeuten. Dem gradlinigen kulturhistorischen Denken und dem daraus resultierenden Werten und Auswerten der gegebenen Tat-

sachen ist der Verfasser erfreulicherweise fast auf der ganzen Linie treu geblieben. Nur hier und da stößt man noch auf reine oder versteckte «evolutionistische Reminiszenzen». Zumal in die mehr theoretischen Ausführungen über kulturelle Belange haben sich manchmal allzu stark «biologische» Gedankengänge hineingedrängt. Daß in einem solchen Riesenwerk mit einer Unsumme von konkreten Angaben der Fachmann diese oder jene Einzelheit vermißt, ist nicht verwunderlich. Doch vermisse ich ungern ein eigenes Kapitel über die Ethnopsychologie (Sprach-, Kunst-, Religions-, Gesellschaftspsychologie usw.), wenn auch psychologische Erwägungen und Begründungen viele Ausführungen über andere Dinge durchflechten und verbinden. Auch die leider allzusehr verstreuten Angaben über Ortung in Raum und Zeit, über den «Homo ludens», über Naturphilosophie und einiges andere sind nach meiner Meinung recht mager ausgefallen. Der Fachmann erkennt natürlich auch ohne Quellenangabe bald, woher der Verfasser die stärksten Impulse bekam: das sind auf der einen Seite im Materiellen seine eigenen Feldforschungen, seine Museumskenntnisse und die Forschungsergebnisse nordischer, speziell dänischer Gelehrter, auf der anderen Seite im Systematischen die «Urgeschichte der Kultur» von H. Schurtz und die Publikationen der sog. «Wiener Schule». Die ersten drei bedingen naturgemäß eine gewisse Einseitigkeit in der Auswahl (z. B. im Bildmaterial), geben aber dafür in ihrem Bereich den Vorteil eines ganz soliden Fundamentes und hie und da auch überraschend neue Aspekte, so z. B. daß nicht der Basler Isak Iselin, sondern der Däne Jens Kraft als erster gegen die unhaltbare «Dreistufenlehre» anging, doch bleibt zu beachten, daß beide damals in Opposition gegen J. J. Rousseau zur gleichen Auffassung kamen. Die besondere Bevorzugung des «Nordens» und das lokale Kolorit sind für nicht-skandinavische Leser, denen diese Dinge im einzelnen weniger vertraut sein dürften, ein kleiner Schönheitsfehler des Buches. Zum zweiten freut man sich natürlich, unter dem vielen Neuen auch eine gute Anzahl bekannter Stücke, hie und da ganz oder doch fast wortwörtlich übernommen, wiederzuerkennen und sie überdies, in einer neuen Querverbindung verankert, auch in hellerem Lichte zu sehen. Im Urteil des Fachmannes sind nicht alle Teile des dicken Buches gleichwertig. Kein Einsichtiger wird das von einem Standardwerk dieser inhaltlichen, historischen und geographischen Ausweitung erwarten. Am besten scheint mir die gewaltige Synthese am Schluß zu sein, sehr gut sind auch im allgemeinen die Kapitel über die Kunst und über die Soziologie, speziell über die Ehe. Die Abschnitte über die Religion und verwandte Themen gehen mehr in die Breite als in die Tiefe. Der Teil über die «materielle Kultur» erdrückt einen fast durch die Masse heterogener Angaben. Wahrscheinlich hat der Verfasser eben aus seiner Tätigkeit als Museumsdirektor da zuviel Detailkenntnisse gehabt. Doch besitzen gerade diese Kapitel den methodischen Vorteil, den ahnungslosen Leser vor einer verfrühten Systematisierung der Tatsachen oder gar Simplifizierung der wirklichen Probleme zu warnen. Die einleitenden Abschnitte zur Methode der völkerkundlichen Forschung finde ich am schwächsten, wobei allerdings zu beachten ist, daß man dem «allgemeinen Leser» methodisch-theoretische Ausführungen auf engem Raum nicht leicht mundgerecht machen kann. Das sog. «Quantitätskriterium» (S. 19) ist, wie sich aus dem Zusammenhang ergibt, ganz richtig aufgefaßt, aber die textliche Formulierung ist falsch, denn nicht der Beweis selbst kann Quantitätskriterium genannt werden, sondern das Quantitätskriterium ist das Mittel (eben das Kriterium!), um einen bestimmten Beweis zu erbringen. Das Kontinuitätskriterium dagegen ist weder im Text noch im Kontext richtig erfaßt, wie mir scheint. Es mag für die breiteren Schichten der Leserwelt ganz interessant sein, die mit Namen aufgeführten Autoren

manchmal durch ein Beiwort etwas näher charakterisiert zu sehen, etwa als «dänischer Forscher» usw. Grundsätzlich sollte man in wissenschaftlichen Werken, von Ausnahmen selbstverständlich abgesehen, nur solche Beiwörter mit Bedacht wählen, die dem Fachmann etwas Wesentliches sagen (also etwa die akademische Stellung usw.), oder sich, wie jetzt meistens gebräuchlich, mit dem nackten Namen begnügen. Beiwörter, die sich aber etwa auf die Rassenzugehörigkeit, Weltanschauung usw. eines zitierten Autors beziehen, liegen mit der ernstesten und objektiven Forschung für und um die Wahrheit nicht auf der gleichen Ebene; sie gehören also nicht dorthin.

Ich weiß, daß der Verfasser von einem Fachkollegen nicht Lobeshymnen, sondern ein sachliches Gutachten erwartet. Darum sind die obigen Ausstellungen, die ich machen zu müssen glaubte, hier angemerkt. Diese können und sollen aber in keiner Weise die gewaltige Leistung des Verfassers in diesem Buche verkleinern, vor der ich mich in Bewunderung und Dankbarkeit verneige.

Georg Höltker, Fribourg.
